

Les Cahiers des dix



Le genou malade de Madame D'Youville

Sylvio LeBlond

Numéro 41, 1976

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1016222ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1016222ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les éditions du Bien Public

ISSN

0575-089X (imprimé)

1920-437X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

LeBlond, S. (1976). Le genou malade de Madame D'Youville. *Les Cahiers des dix*, (41), 43–59. <https://doi.org/10.7202/1016222ar>

Tous droits réservés © Les éditions du Bien Public, 1976

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Le genou malade de Madame D'Youville

Par SYLVIO LEBLOND

Madame d'Youville fut sûrement une femme admirable. Son sens social très développé l'incita à mettre au service des pauvres et des affligés ses talents d'organisatrice et son besoin d'activité. Résumons en quelques paragraphes sa carrière avant d'en arriver au sujet précis que nous cherchons, après bien d'autres, à élucider.

Elle n'eut pas une jeunesse facile ni très heureuse. Son père, Christophe Dufrost de la Jemmerais¹, venu de Bretagne en Nouvelle-France en 1687, militaire de carrière, fit partie du groupe qui avait pour mission de combattre les Iroquois. Il avait épousé le 18 janvier 1701 Marie-Renée Gaultier de Varennes, fille de René Gaultier de Varennes, gouverneur de Trois-Rivières, et petite fille de Pierre Boucher, qui fut aussi gouverneur de la même ville. Elle était aussi la soeur du célèbre Pierre Gaultier de La Vérendrye. Ils eurent trois filles et trois fils. M. Dufrost décéda le 1er juin 1708, laissant une jeune veuve, six enfants en bas âge, et pas un sou.

Le 15 octobre 1701, dix mois après le mariage de ses parents, naissait Marguerite, l'aînée de la famille. Deux de ses frères deviendront prêtres: Charles, curé de Verchères, et Joseph, curé de Sainte-Famille de l'Île d'Orléans. Son autre frère, Christophe, accompagna son oncle La Vérendrye dans l'Ouest canadien et mourut au fort Maurepas de la Rivière Rouge, le 10 mai 1736. Il avait vingt-huit ans. Ses deux soeurs épousèrent les deux cousins germains: Ignace Gamelin et Pierre Gamelin-Maugras².

La famille vivait pauvrement, aidée plus ou moins par les Gaultier de Varennes. En 1714, le Roi, sur la recommandation expresse

1. *Champagne, Antoine: Christophe Dufrost de la Jemmerais*, Dictionnaire Biographique du Canada. Vol. 2. p.: 209.

2. *Jetté, Lady Berthe, Vie de la Vénérable Mère d'Youville*, Cadieux et Derome. Montréal. 1900.

de l'Intendant Raudot, octroya à la veuve Dufrost une pension de 50 écus, pension de veuve d'officier. A l'âge de 10 ans, Marie-Marguerite est placée chez les Ursulines de Québec.

En 1720, la veuve Dufrost épouse Timothy Sullivan³, aussi connu sous le nom de Timothée Sylvain. Elle avait 38 ans et il en avait 24. Ce mariage, plus ou moins bien vu de la famille de Varennes, eut lieu clandestinement à la Pointe-aux-Trembles, près de Québec (Neuveville), le 5 février 1720.

Timothy Sullivan était irlandais. Il avait combattu en Espagne pour le compte du roi de France, à titre d'officier d'un régiment de dragons. En 1716, il retourne en Irlande chercher des recrues pour son régiment. Le navire qui l'amenait fut pris par des pirates et conduit en Nouvelle-Angleterre. De là il passa en Nouvelle-France, où il pratiqua la médecine. Son père, Daniel Sullivan, était médecin à Cork. On présume qu'il avait reçu de lui ses notions médicales, car on ne lui connaît aucune autre qualification. Mais il a des succès. Le 7 mars 1724, grâce aux recommandations de sa belle-famille et du Marquis de Vaudreuil qui l'estimait, il obtient de la Cour de France un brevet de médecin du Roi. Il peut pratiquer la chirurgie et la médecine sous la tutelle de Michel Sarrazin, médecin du Roi à Québec.

En 1725 Vaudreuil meurt. Timothée Sylvain, puisqu'il signe ainsi, doit faire renouveler son brevet. Beauharnois, qui a succédé à Vaudreuil, ne l'aime pas. Il le considère comme un charlatan. L'intendant Dupuy, cependant, le recommande fortement et son brevet est renouvelé. Il est très couru à Montréal, mais son caractère violent lui attire de nombreux ennemis. Il contribue de bon gré à l'éducation des enfants de son épouse et il lui en donne quatre autres qui n'atteindront pas l'âge adulte.

Violent, batailleur, comme beaucoup d'Irlandais d'ailleurs, il s'attaquait facilement aux personnes, et on le connaissait bien à la cour de justice. Il ne se gênait pas, non plus, pour battre sa femme; et à la Noël 1737, la Vérendrye dut intervenir pour arracher sa soeur des mains de ce mari brutal. Elle intenta un procès, une demande de sé-

3. *Fauteux, Aegidius, Timothée Sylvain, un médecin irlandais au Canada.* Bulletin des Recherches Historiques Vol. 23, (1917) p.: 303-311; 333-338; 356-372.

paration de corps et de biens. Le procès dura longtemps, mais, apparemment, tout se termina à l'amiable.

C'est dans cette atmosphère de pauvreté d'abord, puis de chicane, que grandit Marie-Marguerite. Ses deux années passées chez les Ursulines à Québec, de 1711 à 1713, lui permirent profitablement de changer de milieu pour quelque temps. Elle fut bientôt courtisée par un des fils de Charles Gaspard Piot de Langloiserie, lieutenant du Roi à Québec. Mais il se retira peu après le mariage de Madame Dufrost avec le querelleur Timothée Sylvain.

Le 22 août 1722 Marie-Marguerite Dufrost de la Jemmerais a 21 ans. Elle épouse François You d'Youville à l'église Notre-Dame de Villemarie. Ce fut un beau mariage. Elle quitte Varennes et va vivre à Montréal chez sa belle-mère. Celle-ci, veuve depuis quatre ans, s'est repliée sur elle-même; et elle exige que sa belle-fille vive comme elle. Elle ne lui permet aucune sortie, aucune vie sociale et, surtout, aucune dépense frivole. L'existence se déroulait ainsi, monotone et déprimante pour une jeune femme pleine de vie et qui avait besoin de contacts humains.

Le jeune mari, beau gars, volage, débauché, comme dira plus tard son fils, l'abbé Charles Marie-Madeleine Dufrost, était rarement à la maison ou n'y était que pour lui faire des enfants. Il lui en fit six en huit ans de mariage.

Le père de François, Pierre You,⁴ avait accompagné Cavelier de la Salle au Mississipi. Il avait pris par la suite le nom de « sieur de La Découverte. » Trafiquant de fourrures, il devint un grand ami de Vaudreuil qui lui octroya l'Île-aux-Tourtes, située au confluent de l'Outaouais et du Saint-Laurent. C'était un comptoir de traite où s'arrêtaient les Indiens en route pour Montréal avec leurs fourrures que l'on achetait et que l'on payait en partie avec de l'eau-de-vie. Pierre You mourut le 28 août 1718. Il laissait à François l'Île-aux-Tourtes où celui-ci continua le trafic de la fourrure. Cette année-là même il avait eu maille à partir avec la justice. Il était allé clandestinement avec un groupe, dont le sieur de Coulange, à Orange (Albany) vendre

4. Ferland-Angers. *Albertine. Pierre You de la Découverte*, Dictionnaire Biographique du Canada. Vol. 2. p.: 702-703.

ses peaux aux Anglais.⁵ Il en avait rapporté un nègre et de l'argenterie. Neyret et Gayot avaient le contrôle exclusif du commerce des pelleteries en Nouvelle-France, et ils avaient intenté des procédures légales à François You d'Youville et à ceux qui l'accompagnaient.

Après la mort de sa mère, qui lui laissait une fortune confortable, il venait de moins en moins à la maison, passait des semaines entières avec son frère dans la maison de ferme que son père avait fait construire dans l'île. Marguerite le voyait devenir de plus en plus indifférent et n'était plus sûre de sa fidélité. Il mourut après une semaine de maladie, le 4 juillet 1730, quatre années après sa mère.

Albertine Ferland-Angers dit que, « libéré du joug maternel, en possession d'un riche patrimoine, François joua le grand seigneur, fréquenta les salons dont sa prodigalité avait la clef. Les jeux de hasard, les dés, les cartes surtout passionnaient la société simili-riche de l'époque. Le jeu engloutit l'héritage de François You. Il mourut endetté de 10,812 livres. Il avait à peine trente ans⁶ ».

Madame d'Youville se trouve veuve, à l'âge de 29 ans, avec deux enfants en bas âge et enceinte d'un sixième. Trois autres n'avaient vécu que quelques mois, et le dernier ne vivra que quelques jours. Comme sa mère, à la mort de son père, elle n'a pas un sou. Elle se donne alors à sa famille qu'elle doit faire vivre, aux pauvres, aux malheureux, qu'elle rêve d'aider depuis de nombreuses années. C'est ainsi qu'elle fréquente l'Hôpital Général des Frères Charron, où elle connaît sa destinée future.

En face des besoins si abondants des oubliés de la vie, elle conçoit l'idée de recruter des jeunes filles et des jeunes femmes imbuës du même désir de rendre service. Louise Thaumur de la Source, soeur de l'abbé Antoine-René, et fille de Dominique Thaumur de la Source,⁷ chirurgien de Montréal, la rejoignent et ensemble elles jetèrent les bases de ce qui deviendra par la suite un grand arbre distributeur de charité, l'Institut des Soeurs Grises ou de la Charité.

5. Ferland, J.B.A., *Cours d'Histoire du Canada*. Tome 2. p.: 415. Québec. 1865.

6. Ferland-Angers, Albertine, *Mère d'Youville, première fondatrice canadienne*. p.:37 et 38. Beauchemin. Montréal. 1945.

7. Abern. M. J. & Geo. *Notes pour servir à l'histoire de la médecine dans le Bas-Canada*, p.: 532. Québec 1923.

LE GENOU MALADE

L'abbé Charles Marie-Madeleine Dufrost, fils de Madame d'Youville, écrivit une courte biographie de sa mère, publiée dans le *Rapport des Archives de la Province de Québec* (1924-25).⁸

Il y dit ceci :

« Déjà Madame d'Youville avait commencé à souffrir quelques douleurs dans un genou avant de former sa société, douleurs qui provenaient probablement du froid qu'elle avait enduré en marchant dans les neiges pour se rendre chaque jour, et de grand matin, à la paroisse pour y entendre la sainte messe. Ce mal devint plus considérable et plus douloureux en 1738, et même il s'y forma deux plaies. M. Bénéoit, chirurgien major de Montréal lui fit une incision pour rejoindre les deux plaies, ce qui lui causa une douleur si vive qu'elle se trouva mal. La maladie, loin de diminuer, augmenta; elle fut arrêtée pendant quelques temps sans pouvoir marcher que dans la maison encore difficilement. Elle eut recours à un autre chirurgien qui employa des simples pour la guérir, mais ce fut en vain, le mal devint ensuite beaucoup plus douloureux, mais pénétrée de sa religion, elle le souffrit avec courage et avec une patience vraiment chrétienne. Le nombre de ses plaies augmenta. M. Feltz, nouveau chirurgien, et qui commençait à se faire une réputation à Montréal entreprit de la guérir, mais en vain; il employa des remèdes violents qui lui causèrent des douleurs extrêmement aiguës pendant quatre semaines, et ce que peu de personnes auraient le courage de faire, elle souffrit qu'on mît sur son genou des crapauds vivants qui léchaient ses plaies, ce que l'on entendait même à plusieurs pas; on lui en mettait même plusieurs à la fois qui la faisaient souffrir beaucoup dans les commencements parce qu'alors on n'avait pas eu l'attention d'envelopper les pattes de ces reptiles dont la seule vue fait horreur. Ce remède pour lequel il n'est pas douteux qu'elle sentait une répugnance étonnante, quoiqu'elle n'en témoigna rien, ce remède, dis-je, fut aussi inutile que les autres. »

Il ajoute :

« Enfin après six ou sept ans de souffrance elle se trouva guérie tout à coup, sans aucun secours humain, guérison que ses compagnes regardèrent comme un miracle. »

8. Dufrost, Abbé Charles Marie-Magdeleine, *La Vie de Madame d'Youville, fondatrice des Soeurs de la Charité à Montréal*. p.: 361 à 376. R.A.P.Q. 1924-25.

M. l'abbé Antoine Sattin, prêtre de Saint-Sulpice,⁹ fut pendant dix-huit années chapelain de l'Hôpital Général de Montréal, de 1818 à 1836. Il avait connu la dernière survivante du groupe des fondatrices. Il recueillit de sa bouche toute une série de faits concernant Madame d'Youville. Ses écrits furent publiés dans le *Rapport des Archives de la Province de Québec* (1928-1929). Il dit ceci :

« *La Providence permit que de si heureux commencements furent troublés par une peine, peut-être plus sensible encore pour ces vertueuses filles que ce qu'elles avaient eu à porter jusqu'à ce moment. Dans le cours de cette année 1738, Madame Youville fut saisie d'un mal considérable au genou; elle avait déjà commencé à en ressentir quelques atteintes avant qu'elle formât sa société, occasionnées comme tout portait à croire par la rigueur du froid qu'elle avait enduré en traversant à pied, dans le cours de l'hiver, des bancs de neige, pour se rendre à la paroisse; le mal s'étant accru progressivement, il s'y forma à la fin deux plaies qui la faisaient beaucoup souffrir. »*

Le Révérend D. S. Ramsay qui, en 1895, a écrit *Life of Mme d'Youville*¹⁰, disait: « *Mme d'Youville herself was then stricken with an ailment of the knee, and for six or seven years, during which period new members joined the little community, she was crippled and suffered excruciating pain. She could not leave her chair; she had to be carried to hear mass, or when she went out on business. . . She was pronounced incurable. . . »*

Je n'ai pu trouver nulle part quel genou était malade, le gauche ou le droit. Mais en réalité cela ne changeait rien au traitement. Feltz avait fait un diagnostic de cancer ulcéré du genou. Il est vrai que l'incision qu'avait pratiquée le Dr Benoît pour réunir les deux ulcérations déjà existantes avait contribué à ne faire qu'une seule plaie suintante qui pouvait donner le change à un chancre ulcéré, comme on en rencontrait parfois au niveau du sein chez la femme, comme chez la Mère Barbier¹¹, par exemple.

9. Sattin, *Abbé Antoine, Madame d'Youville*. R.A.P.Q. 1928-29. p.: 367-436.

10. Ramsay. *Rev. D. S., Life of Mme d'Youville*, Printed at "The Grey Nunnery". Guy Street. Montréal. 1895.

11. Gaumond, Emile, *Une opération chirurgicale à l'Hôtel-Dieu de Québec en 1700*. *Canadian Journal of Surgery*. 2 : p.: 323-328. Juillet 1959.

Le Dr Gabriel Nadeau a tenté d'établir un diagnostic étiologique à l'arthrite du genou de Madame d'Youville¹². Il met d'emblée de côté l'origine cancéreuse de la maladie, et je crois qu'il a raison. A cette époque toute tumeur ulcérée, bénigne ou maligne, était un cancer. Et le terme cancer englobait tout ce qui détruit, qui ronge par extension, en surface ou en profondeur. Les crapauds, pas plus que les asticots ou les emplâtres à la cantharide, n'ont jamais guéri un vrai cancer. Seuls, à cette époque, le fer, et parfois le feu, pouvaient détruire assez de tissu malade pour amener des guérisons ou du moins des arrêts temporaires de la maladie.

Le Dr Nadeau émet la possibilité d'une arthrite de la ménopause. En 1737, Madame d'Youville n'avait que 36 ans; elle était un peu jeune pour parler de ménopause chez elle. Le Dr Nadeau émettait cette opinion en 1944. Depuis la nosologie de l'arthrite a bien évolué et les traités modernes de rhumatologie ne signalent plus cette forme d'arthrite. Elle fait partie de la polyarthrite déformante inflammatoire que, depuis quelques années, on appelle arthrite rhumatoïde ou bien encore de la polyarthrite déformante dégénérative. Madame A. Ferland-Angers, qui connaissait le travail du Dr Nadeau, ne croyait pas à l'origine ménopausique de l'arthrite de Madame d'Youville. Ces arthrites sont très déformantes, très douloureuses et rarement isolées. Elles ne suppurent jamais et ne guérissent jamais. Que des engelures aient engendré cette arthrite ulcérée, ce serait bien étonnant, étant donné que les engelures s'attaquent plutôt aux extrémités: les pieds, les mains, le nez, les oreilles. Et le costume que portaient Madame d'Youville et ses compagnes se prêtait mal aux engelures des genoux.

On rencontrait autrefois une affection qu'on appelait le « genou de religieuse ». C'était une bourse séreuse qui apparaissait en avant de la rotule. Elle était le résultat de frottements répétés de cette région du genou par l'agenouillement trop fréquent sur des prie-Dieu ou des bancs de chapelle en bois brut. Elle pouvait s'infecter, suppurer, mais elle n'affectait aucunement l'articulation. Cette maladie est disparue depuis la révolution tranquille.

12. Nadeau, Gabriel, *La Bufothérapie sous le régime français*. L'Union Médicale du Canada. 73: août 1944. p.: 917.

Il reste, à mon avis, deux diagnostics possibles: l'arthrite tuberculeuse et l'arthrite gonococcique. Le Dr Nadeau a envisagé le premier mais ne semble pas avoir voulu signaler le deuxième. Il faut bien considérer qu'on est en présence d'une mono-arthrite. Nulle part on a signalé chez Madame d'Youville l'existence de malformations multiples ou d'autres atteintes articulaires, comme on les rencontre dans la goutte, l'arthrite rhumatoïde ou la polyarthrite déformante.

L'arthrite tuberculeuse suppose habituellement l'existence d'un foyer quelque part dans l'organisme. Et ce foyer, cette primo-infection, se retrouve le plus souvent au poumon. Le malade tousse, crache, transpire, maigrit, a des points de côtés et fait de la fièvre. L'état général est nettement mauvais. On ne trouve rien de ces symptômes chez Madame d'Youville, et son fils dit bien que déjà, avant de fonder sa société, soit en 1737, elle présentait des malaises dans son genou, mais pas ailleurs. On aurait pu penser que son mari mourut d'une tuberculose pulmonaire foudroyante. Il est mort d'une « fausse pleurésie ». Dans ma jeunesse médicale, ce diagnostic signalait une atteinte tuberculeuse de l'appareil respiratoire, mais la maladie évoluait lentement et guérissait habituellement. Monsieur d'Youville a été si intensément malade et si peu longtemps qu'on peut penser plutôt qu'il a succombé à une pneumonie, maladie très grave qui, avant les sulfamidés et les antibiotiques, tuait en sept à neuf jours 50% des gens qui en étaient atteints.

La tuberculose du genou chez l'adulte se développe lentement. Celui-ci devient gonflé, chaud, douloureux. Il peut s'abcéder ou se fistuliser, mais très rarement. Victor Balboni¹³ rapporte qu'on a vu des genoux tuberculeux guérir spontanément, sans traitement intempestif. Dans ces cas seuls les tissus mous étaient intéressés. Mais la plupart du temps la maladie dure longtemps et laisse après elle un genou ankylosé, déformé, et des atrophies des masses musculaires ambiantes. Le Dr Gabriel Nadeau a aussi pensé à cette possibilité. Il a cherché dans les deux familles et dans la proche parenté des manifestations qui auraient pu laisser croire à l'existence de la maladie tuberculeuse et n'en a pas trouvé.

13. Hollander. *Joseph Lee, and Collaborators. Comroe's Arthritis and Allied Conditions*. Lea & Febiger. 5th Ed. Philadelphia. 1953. p.: 813-830.

Une autre hypothèse qui me paraît plus plausible peut être envisagée; la monoarthrite du genou de Madame d'Youville a pu avoir une origine gonococcique. Pasteur n'avait pas encore découvert le monde des infiniment petits, et ce n'est qu'en 1879 que Neisser découvrit dans le pus gonorrhéique le microbe qui depuis porte son nom. Il fallait donc avant Pasteur faire un diagnostic sur les données cliniques seulement. On pensait à un genou gonococcique si on connaissait l'existence de la gonorrhée chez le porteur d'un tel genou ou chez un conjoint. On y croyait même si on savait qu'un conjoint s'était exposé sans présenter de signes extérieurs de la maladie.¹⁴

L'existence des maladies vénériennes était bien connue au Canada. A cette époque on appelait maladie vénérienne aussi bien la syphilis que la gonorrhée et on croyait encore qu'elles ne constituaient qu'une seule et même maladie. Peter Kalm, venu au Canada en 1749, avait écrit dans son *Voyage dans l'Amérique du Nord* que la maladie vénérienne était commune en Nouvelle-France et que les Indiens y étaient aussi sujets que les Français.¹⁵

Le Dr Joseph Bénéot, qui avait incisé le genou de Madame d'Youville, avait eu maille à partir avec la justice montréalaise. Eustache Lanoullier de Boisclerc, le futur grand-voyer, était venu au Canada en 1717. Peu après son arrivée il avait attrapé une « chaudepisse cordée », une gonorrhée virulente. Bénéot le traita pendant 55 jours. Lanoullier le poursuivit en justice. Il accusait le Dr Bénéot de « ternir sa réputation en faisant courir par la ville qu'il était gasté. »

Michel Sarrazin, en 1693, demandait qu'on lui envoyât de France deux livres d'emplâtre de *Vigo cum mercurio* et deux livres d'onguent napolitain (onguent mercuriel). Ces médications topiques faciliteraient l'absorption du mercure qui, jusqu'à l'arrivée des arsenicaux, constituait l'élément de base du traitement de la syphilis¹⁶.

Le professeur E. E. Rich, l'historien de la Compagnie de la Baie d'Hudson, raconte que dès ses débuts la Compagnie s'inquiétait de

14. Brown, William J. and Lucas, James, B. (Atlanta, Georgia) *Venereal Diseases*. In: "Tice Practice of Medicine" Vol. III. 1967. p.: 19-53.

15. Kalm, Peter, *Voyage dans l'Amérique du Nord*. Traduction Marchand: 1880. p.: 27.

16. Vallée, Arthur, *Michel Sarrazin (1659-1735)*. Québec. 1927.

l'incidence des maladies vénériennes chez ses employés.¹⁷ Les malades passaient souvent des hivers entiers sous traitement et sans travailler. Ces coureurs des bois se mettaient en ménage avec des femmes indiennes à qui ils passaient la maladie ou de qui ils la recevaient. Rich dit : « The Old Disease comes into the documentation as early as 1682. Poxt to a great degree ! » Andrew Graham dans ses « Observations » signale que les maladies vénériennes étaient très répandues chez les Indiens et que ces maladies leur avaient été apportées d'Europe. Les maladies vénériennes existaient donc depuis les débuts de la colonie et la gonorrhée était aussi fréquente que la syphilis.

Tout cela pour en venir à penser que le genou de Madame d'Youville aurait pu être le siège d'une arthrite gonococcique. Madame d'Youville était une sainte femme, mais son mari était un coquin qui ne choisissait pas toujours ses amis et amies d'un soir. S'il a pu lui faire six enfants, il eut aussi toutes les chances de lui transmettre quelques gonocoques. Il est bien connu dans les milieux médicaux que chez la femme la maladie peut rester longtemps latente et ne se manifester plutôt par une complication que par les caractères génito-urinaires habituels. Dans les cas aigus l'arthrite du genou apparaît de deux à quatre semaines après l'infection, mais dans les cas latents, elle peut apparaître beaucoup plus tard, même vingt ans après la transmission de l'agent microbien. La fatigue, le surmenage, un choc intempestif, chirurgical ou autre, toute cause contribuant à diminuer la résistance, peuvent provoquer l'éveil de la maladie qui sommeille. Une arthrite peut survenir, bien localisée à une seule articulation, et, dans 77% des cas, au genou. Carpenter et Westphal ont démontré qu'un individu peut être porteur de germes pendant des années et un bon jour développer une arthrite. Spink et Feever affirment que l'atteinte gonococcique peut s'installer sans manifestations génito-urinaires. Dix femmes admises à l'hôpital pour une telle arthrite ne savaient pas qu'elles étaient porteuses de gonocoques.¹⁸

La plupart des auteurs qui ont traité des maladies des jointures sont unanimes à écrire que toute mono-arthrite qui survient inopinément chez un individu jeune, qui s'installe lentement et dans les an-

17. Rich, E. E. *The Fur Traders: Their Diet and Drugs*. The Beaver. Summer 1976. p.: 43-53.

18. Hollander. *Loco Citatum*. p.: 788.

técédents de qui on ne peut mettre en évidence un traumatisme, une infection furonculaire, tuberculeuse, scarlatineuse ou rhumatismale, a bien des chances d'avoir une origine gonococcique, surtout si elle se localise au genou.

Les médecins de ma génération ont tous vu des arthrites gonococciques. C'était à l'époque où on traitait la syphilis avec les arsenicaux, la gonorrhée avec la Gonacrine, les balsamiques, les oléo-résines tels que le santal, le cubèbe et le copahu, sans parler des grands lavages uréthraux et vaginaux au permanganate de potasse.

Ce genou pouvait rester gonflé et douloureux pendant des semaines et des mois. Les tissus mous, plus que les os, étaient inflammés. On ne voyait pas comme dans l'ostéomyélite l'élimination d'esquilles osseuses. Il en résultait une fibrose cicatricielle. La marche, le déplacement, les activités quotidiennes, les mouvements souvent agressifs, comme devait en faire Madame d'Youville qui n'avait ni le temps, ni le désir de s'immobiliser bien longtemps, peuvent permettre une récupération fonctionnelle étendue laissant peu ou pas de séquelles. Et il est possible que la guérison « spontanée » ait été le résultat de cette physiothérapie intensive qu'elle s'était imposée pendant près de sept ans. Le genou que nous ont décrit l'abbé Faillon¹⁹, l'abbé Dufrost, l'abbé Sattin, Lady Jetté, Madame A. Ferland-Angers, Soeur Albina Fauteux²⁰, Soeur Mitchell²¹, le Rév. Ramsay, ressemble fort à celui des auteurs médicaux consultés.

LES MEDECINS DE Mme D'YOUVILLE

Joseph Benoît²² était chirurgien-major des troupes de la Marine en Nouvelle-France. Pierre Boudeau était venu remplacer Michel Sarrazin en 1692 quand celui-ci, ayant eu des vellétés de devenir prêtre, était retourné en France. Sarrazin changea d'idée, étudia la médecine à Reims et revint à Québec en 1697. Boudeau déménagea alors à Montréal où il mourut en 1708. Benoît fut nommé pour le rem-

19. Faillon, E. M. *Vie de Madame d'Youville, fondatrice des Soeurs de la Charité de Villemarie dans l'île de Montréal, en Canada*. Villemarie. 1852.

20. Fauteux, Sr Albina. *La Vénérable Mère d'Youville*. Montréal. 1929.

21. Mitchell, Sr Estelle. *Elle a beaucoup aimé*. — *Vie de Madame d'Youville*. Montréal. 1958.

22. Janson, Gilles. *Joseph Benoît, chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Montréal. (1711-1742) dans : L'Hôtel-Dieu de Montréal (1642-1973)* Hurtubise HMH, Montréal, 1973.

placer. Chirurgien militaire, il avait oeuvré pendant une vingtaine d'années sur les champs de bataille européens. Il arrive à Québec en 1711 et se rend à Montréal peu après où il traite surtout les officiers, les soldats et les indiens à l'Hôtel-Dieu de Montréal. Il a 66 ans quand, en 1738, on lui fait voir le genou ulcéré de Madame d'Youville. Benoît était un chirurgien adepte du scalpel. Il avait déjà incisé avec art et succès un cancer au sein du sieur Noyan, officier des Armées, et un autre au sein de soeur Sainte-Hélène, des Soeurs de Saint-Joseph, hospitalières de l'Hôtel-Dieu de Montréal. Croyant probablement, comme le fera après lui le sieur Feltz, à un cancer ulcéré, il fit une incision unissant les deux ulcérations pour n'en faire qu'une. On ne sait ce qu'il fit ensuite, mais, dit l'abbé Dufrost, « la maladie, loin de diminuer, augmenta. »

Le fils de Madame d'Youville ajoute « qu'elle eut recours à un autre chirurgien qui employa des simples pour la guérir, mais ce fut en vain, le mal devint beaucoup plus douloureux. Le nombre de ses plaies augmenta... » Qui était cet autres chirurgien qu'on ne nomme pas ? Il est bien possible que ce fût son beau-père, Timothée Sylvain. Tout bruyant et batailleur qu'il fût, il était irlandais, par conséquent bon catholique pratiquant. Il estimait sa belle-fille et son oeuvre. A sa mort survenue en 1749, il laissa une partie de ses biens à Madame d'Youville et à ses deux fils prêtres. Bien que chirurgien, il était moins interventionniste que son collègue Benoît et n'appliqua sur le genou ulcéré que des simples, c'est-à-dire des solutions ou des infusions de plantes médicinales, comptant apparemment sur la bonne nature et ses effets réparateurs. Le genou continua de suinter et de faire mal.

En 1738 les nouvelles recrues venant de France amenaient au Canada Charles Alexandre de Feltz²³. Il venait d'Autriche et se disait médecin. Il avait vingt-huit ans et on lui concédait d'excellentes connaissances médicales. Il était fils de médecin, mais on ne lui connaissait aucune formation médicale particulière. Aurait-il, comme Timothée Sylvain, puisé sa science dans son milieu familial ?

23. Janson, Gilles; Lapointe, Lise et Desjardins, Edouard. *Les Médecins Militaires au Canada* Charles-Elemy-Joseph-Alexandre Ferdinand Feltz (1710-1776) Union Médicale du Canada. Tome 104 Août 1975. p.: 1260-1273.

Peu après son arrivée, on suggère à Madame d'Youville de le consulter; mais elle refuse. Elle aime mieux attendre qu'il ait fait ses preuves. Et ce n'est qu'en 1743 qu'elle accepte de le voir. Il crut à un cancer ulcéré du genou et prescrivit l'application de crapauds vivants qui « léchaient les plaies et les imbibaient de leur venin aux propriétés curatrices ».

Le crapaud faisait partie de l'arsenal thérapeutique depuis bien des siècles. Les Chinois l'utilisaient pour sa sécrétion cutanée qui, disaient-ils, contenait une substance active semblable à celle de la digitale, d'après Adams²⁴, ou de l'adrénaline d'après Palmer et Fowler²⁵. Ces deux substances ont une action tonique. La digitale renforce la fibre cardiaque et l'adrénaline relève le tonus vasculaire.

Gabriel Nadeau a raconté les différentes façons dont on utilisait le crapaud en médecine, et plus particulièrement pour le traitement des chancres et des cancers. Il signale entre autres références un traité intitulé *Médecine et Chirurgie des Pauvres* publié en 1741, traité que connaissait peut-être Feltz en 1743, puisque sa technique ressemblait à celle qui est préconisée dans ce traité. Je ne sais pas cependant si Feltz a utilisé cette méthode de traitement chez d'autres patients. Je ne sais pas non plus si d'autres chirurgiens l'ont employée en Nouvelle-France. On s'est beaucoup servi des animaux et des produits animaux au Moyen-Age, et ce n'est qu'au XVIIIème siècle que sont progressivement disparues des pharmacopées ces médications bizarres et hétérogènes.

Howard W. Haggard dans *Devils, Drugs and Doctors*²⁶ écrit que ces substances dégoûtantes avaient surtout pour effet d'impressionner les malades. Aux pauvres on prescrivait le pou écrasé, la cendre de crapaud, etc. Aux riches on préconisait la corne de licorne, le bezoar et la perle pulvérisée, parfois de la graisse d'eunuque ou de la mousse cueillie sur le crâne d'un criminel exécuté depuis quelque temps.

24. Adams, C. *Médicaments animaux*. Revue Ciba. Numéro spécial. 18 juin 1942. p.: 85-88.

25. Palmer, E. Laurence et Fowler, H. Seymour: *American Toad*. Fieldbook of Naturel History. 2d. ed. McGraw-Hill Book. Co. Toronto. p.: 528. (1975).

26. Haggard, Howard, W. *Devils, Drugs and Doctors*. Pocket Books Inc. Rockefeller Centre N. Y. p.: 343. (1929).

En 1781, au Guatemala, on appliquait des lézards sur les lésions cancéreuses et lépreuses. Un médecin célèbre de ce pays, Jose Felipe Flores (1751-1814)²⁷ vantait cette méthode de traitement. En 1796, il fit le tour des capitales européennes dans ce but. Il est vrai que dans les pays tropicaux de l'Amérique Centrale les lézards vous accompagnent partout et qu'ils se trouvent facilement à la portée de la main.

Les Anglais, au moyen âge, reconnaissaient à la « pierre de crapaud » (toadstone) des vertus médicinales nombreuses. Portée comme une amulette elle guérissait les vertiges, l'épilepsie, les érysypèles, les indigestions, les pierres sur les reins et favorisait la lactation chez les femmes en couches. La légende racontait qu'elle venait de la tête du crapaud. On la recueillait en enfermant un crapaud dans un contenant percé de trous que l'on déposait sur une fourmilière. Les fourmis pénétraient par les trous, dévoraient le crapaud, ne laissant que la pierre de tête. En réalité, cette pierre, la crapaudine, était une dent pétrifiée d'un poisson fossile, le *Lepidotus*, fossile assez répandu en Angleterre à cette époque²⁸.

Monroe Aurand Jr, de la Pennsylvania German Folklore Society, a publié en 1941 « Popular Remedies and the Superstitions of the Pennsylvania Germans »²⁹. Il y signale une recette contre les morsures de serpents qu'on peut traduire comme suit : Prenez un crapaud vivant et fixez-le sur la blessure. S'il meurt, placez-en un autre et ainsi de suite jusqu'à ce que le dernier appliqué reste vivant. Un crapaud appliqué sur un cancer détruit celui-ci et guérit le malade. Il raconte que durant la première guerre mondiale (1914-18) des blessés laissés pour morts étaient envahis par les mouches dont les asticots nettoyaient les plaies et empêchaient ces blessés de mourir. Depuis, dit-il, on utilise cette méthode dans les hôpitaux. Et il ajoute : « Science is often but the development of heretofore silly

27. Flores, Jose Felipe. *Especifico Nuevamente Descubierto en el Reyno de GOATEMALA, para la curacion radical del horrible mal del cancro y otros mas frecuentes*, dans : "Aesculapius in Latin America." Aristide A. Moll. W. B. Saunders, p.: 227 (1944).

28. Forbes, Thomas R. *Lapis Bufonis: the growth and decline of a medical superstition*. Yale Journal of Biology and Medicine. 45 : p.: 130-149. (1972).

29. Aurand, A. Munroe. *Popular Home Remedies and Superstitions of the Pennsylvania Germans*. Privately Printed. The Aurand Press. Harrisburg. Penna. p.: 13 (1941).

and simple remedies and analogies.» Effectivement, en 1928, Baer, un chirurgien américain, préconisait de traiter l'ostéomyélite, l'anthrax, la tuberculose osseuse et les fractures ouvertes par l'application d'asticots sur la plaie. Il admettait cependant que cette technique n'avait aucune base scientifique connue; elle était tout-à-fait empirique, mais elle donnait des résultats.³⁰

En 1870, le *Naturaliste Canadien* publiait une série d'expériences faites avec le venin de crapaud. Le Dr J.-Alexandre Crevier, qui vivait alors à Saint-Césaire, en était l'auteur. Il pratiquait la médecine et était aussi très versé dans les sciences naturelles. Il était bien connu dans les milieux scientifiques, mais les appréciations de ses connaissances étaient très variées. Né au Cap-de-la-Madeleine, il avait pratiqué la médecine douze ans à Saint-Hyacinthe, dix ans à Saint-Césaire, puis s'était retiré à Montréal où il s'adonnait à l'enseignement privé et à la recherche. Il patenta de nombreux médicaments à formules secrètes qu'il annonçait à grands renforts de publicité. Il s'attira naturellement l'ire et la désapprobation de la profession médicale. Jacques Rousseau³¹ a écrit sa biographie et surtout relevé sa bibliographie, dans les *Annales de l'ACFAS* de 1940.

En 1870, le Dr Crevier publie dans *Le Naturaliste Canadien* les résultats de ses expériences sur la grenouille intoxiquée par le venin de crapaud et il compare ses effets à ceux du curare, cette substance paralysante dont imbibaient leurs pointes de flèches les indigènes de l'Amérique du Sud. Les anesthésistes utilisent aujourd'hui le curare à dose infinitésimale pour obtenir un relâchement musculaire chez les opérés et permettre ainsi au chirurgien de travailler avec plus de facilité.

Le Dr Jean-Baptiste Meilleur, qui avait alors 74 ans, osa prétendre que l'action paralysante obtenue par le Dr Crevier était plutôt obtenue par le scalpel de l'opérateur que par le venin de crapaud. Cette observation, publiée aussi dans *Le Naturaliste Canadien*, amena une polémique à laquelle mit fin l'abbé Provancher dans le numéro de la revue de janvier 1871.

30. Adams, C.: *Médicaments animaux*. Revue Ciba. Numéro Spécial. 18 juin 1942. p.: 85-88.

31. Rousseau, Jacques. *Le docteur J.A. Crevier, médecin et naturaliste (1824-1889)* Annales de l'ACFAS. Vol. 6. 93 pages. (1940).

Le crapaud et son venin eurent donc une certaine célébrité en médecine. L'animal, appliqué et retenu sur une plaie, suçait les matières sanieuses découlant de la suppuration et de la destruction des tissus inflammés. Son venin, avait, disait-on, une action curative. Le crapaud devait être entier sans qu'on lui ait enlevé quoi que ce soit. On s'explique le malaise que devait supporter le pauvre malade que suçait et égratignait de ses pattes le crapaud qui, retenu, cherchait à se dégager et trouver d'autres champs d'activité plus sympathiques.

Feltz avec ses crapauds n'eut pas plus de succès sur le genou de Madame d'Youville que ses prédécesseurs. Lui et son épouse restèrent quand même de bons amis de Madame d'Youville. Ils la visitaient à Montréal et lui écrivaient de Paris où ils se retirèrent quand on lui permit de quitter le Canada, en 1766.

Feltz avait composé un emplâtre secret contre le cancer. Peu avant son départ il confia son secret à Landriau, chirurgien de l'Hôpital Général de Montréal, et à l'abbé Compain. Celui-ci avait étudié la médecine chez Feltz avant de se faire prêtre³². En 1779 il livrait son secret aux Religieuses de l'Hôtel-Dieu de Québec. La formule se lisait ainsi : « Vous prendrez de l'avoine pulvérisée et passée au tamis, vous la détrempez avec quelques gouttes d'eau avec une spatule et l'appliquerez sur le cal. Ensuite vous couvrirez la plaie avec un fil d'«elreigné» (araignée). Vous laisserez l'emplâtre jusqu'à ce qu'elle tombe d'elle-même, vous la traiterez ensuite comme une plaie ordinaire.» Son administration s'accompagnait d'un rite qui commençait par une saignée et une purge, se continuait par une diète faite de soupe, d'un peu de viande et « point d'eau ». Pour Compain la toile d'araignée incorporée à l'avoine avait une action astringente et favorisait l'assèchement de la plaie.

Le genou de Madame d'Youville guérit. Elle mourut plus tard d'un accident cérébral, en 1771.

Nous avons tenté de situer le genou malade de Madame d'Youville dans un cadre nosologique. Cette affection était fréquente avant l'apparition des sulfamidés et surtout des antibiotiques. Elle était très

32. Bélanger, Mgr René. *L'abbé Pierre Joseph Compain, prêtre et médecin*. Sa-guenayensia. Vol. 13. No 4. p.: 106-108. Juillet-Août 1971.

plausible à l'époque où elle vivait. L'existence de la maladie vénérienne était bien connue de même que la vie libidineuse de certains de nos ancêtres.

Le Dr Gabriel Nadeau a tenté un diagnostic différentiel, mais il n'a pas abordé l'origine gonococcique possible de la maladie, soit par timidité, par crainte d'apporter une touche par trop humaine à un tableau déjà consacré, soit parce qu'il n'a pas envisagé cette possibilité.

A mon avis, la maladie de Madame d'Youville avait une origine gonococcique. On peut différer d'opinion, mais on peut aussi penser comme moi.

A handwritten signature in cursive script, likely belonging to Gabriel Nadeau, the author of the text. The signature is written in dark ink and is centered on the page.